



Paul Palgen et la modernité

COMMUNICATION DE GEORGES THINÈS
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 AVRIL 1992

La poésie française au Luxembourg est illustrée par quelques noms dont les trois principaux sont Marcel Noppeney, Edmond Dune et Paul Palgen. J'y ajouterais volontiers celui d'Anise Koltz, dont la polyvalence linguistique l'a menée à écrire en allemand et en français. Je suis forcé d'arrêter là la liste des poètes du pays qui, de tous nos voisins, est le plus proche de nous tant par la situation géographique que par la mentalité, mais chez lequel, contrairement à ce qui se passe en Belgique, règne un bilinguisme extrêmement tolérant. Paul Palgen et Marcel Noppeney ont toutefois affirmé avec fermeté leur attachement à la langue française et leur œuvre est là pour témoigner avec quelle maîtrise ils l'ont employée. Paul Palgen est né en 1883 à Audun-le-Tiche (près de Thionville) de parents luxembourgeois ; il a fait ses études primaires dans sa Lorraine natale, et ses études secondaires au lycée de Luxembourg. En 1903, il s'installe à Louvain avec ses parents et s'inscrit à l'université d'où il sortira en 1908 diplômé ingénieur des constructions civiles. Destiné à une carrière dans l'industrie lourde, Palgen occupera plusieurs postes successifs de grande responsabilité et son immersion dans le monde de la sidérurgie, loin de l'éloigner de la poésie, sera au contraire pour lui, la source d'une inspiration originale et profonde que j'ai cru pouvoir qualifier de *lyrisme démiurgique*. Effectivement, Palgen connaîtra une évolution qui, partie d'un néo-romantisme plutôt sentimental, le mènera à un ton poétique proche de l'unanimisme de Jules Romains et à une célébration passionnée de la vie des aciéries et des charbonnages, riche d'une imagerie de puissance et de grandeur humaine. Ce monde, symbolisé par le chevalement et le haut-fourneau, nous est proche et ceux qui, comme Pierre Ruelle et moi-même, ont vécu dans son cercle,

savent ce que signifient la présence permanente des usines grondantes, les appels des sirènes, les chocs des berlines, les ahans des locomotives couronnées de panaches blancs et les lueurs rouges des coulées qui donnent aux ciels nocturnes des allures de fin de monde. Marquée par de tels spectacles, une sensibilité vive comme celle de Palgen ne pouvait manquer d'y découvrir les matériaux d'une expression poétique à la fois austère et admirative de l'effort humain qui s'y exerce avec toutes ses victoires, mais aussi tous ses dangers.

Cependant la vie du poète-ingénieur qu'est Palgen va lui réserver quelques expériences qui vont venir enrichir sa perception du travail industriel d'une vision cosmique de grande envergure. Cet aboutissement, le jeune ingénieur qui sort de l'université en 1908 ne pouvait l'entrevoir. Il occupe un an plus tard son premier poste à Dessau, mais les circonstances politiques l'obligeront bientôt à regagner Louvain. Soupçonné d'espionnage, Paul Palgen est arrêté, passé en jugement et expulsé du territoire allemand. Le retour en Belgique va le confronter avec une situation particulièrement tragique. Son père, Charles Palgen, qui fut lui-même ingénieur aux Minettes de Lorraine, était mort en 1903. Sa mère, Elise Palgen, meurt en 1913. Le sac de Louvain de 1914 le laisse sans abri. Aîné de onze enfants, Paul se trouve pour un temps dans le plus total dénuement. Devenu chef de famille par l'effet des circonstances, il assume la subsistance de ses frères et sœurs grâce au poste d'ingénieur qu'il obtient à Luxembourg à l'ARBED (Aciéries Réunies de Burbach-Esch-Dudelange). Ce devoir, il s'en acquittera jusqu'à son mariage, qui a lieu en 1920. Il se marie le 11 octobre. Il est envoyé peu après par la société qui l'emploie au Brésil, où il a pour mission de créer un bureau commercial. Il restera 18 mois à Rio de Janeiro. C'est là, dans ce Brésil qu'il a évoqué avec tant de passion, que s'élargit sa vision de ce que l'on pourrait appeler *les travaux et les jours* selon Palgen, une vision dans laquelle viennent fusionner la magie du travail démiurgique de l'ingénieur et la fascination de la nature tropicale avec son foisonnement végétal et animal et son humanité de tristes tropiques. Retour en Europe, Paul Palgen travaillera encore trois ans à Luxembourg. En 1925, il entre aux usines métallurgiques d'Ougrée-Marihaye et se fixe à Liège, où il meurt en 1966.

L'œuvre poétique de Palgen s'organise autour des trois réalités cruciales qui ont marqué son existence : la guerre, le monde industriel et le monde exotique. La

guerre, on l'a vu, l'atteint à vingt-sept ans et menace sa survie immédiate et celle de ses frères et sœurs. Elle apparaît sous le titre de *La voie douloureuse*, seconde partie d'un premier recueil paru à Luxembourg en 1917 et intitulé *La route royale*. Les premiers poèmes ont été écrits entre 1902 et 1908. L'influence de Verhaeren est indubitable. On lit dans *Vent de minuit* :

Pour ta force brutale et pour les bons hurleurs
Lâchés du fond de tes chenils et tes cavernes,
Tous les rauques sonneurs de cor que tu gouvernes
Et qui hurlent aux morts et sonnent aux malheurs etc.

Les poèmes de *La route royale* sont souvent déclamatoires, mais Palgen y manifeste une incontestable maîtrise. Les poèmes d'amour souffrent dans plus d'un cas de répétitions pénibles :

Oh, laisse tes mains sur mes *yeux* fermés !
Quand mes *yeux* sont clos ils regardent encore
Se lever en moi tes *yeux* bien-aimés
Tes *yeux* bien-aimés, comme un soleil d'aurore
etc.

(Agonie d'amour)

Mais le procédé engendre aussi de belles réussites. Le poème intitulé *A la nuit* en est un exemple :

Nuit aux yeux noirs drape ton grand manteau
Sur l'immobilité de mes jours immuables
Et leur longue démence et leurs murs implacables
Nuit aux yeux d'or, avec ton grand manteau etc.

Le poète cherche son rythme, consent à l'allitération, insiste sur le mot qu'il trouve heureux, en sorte qu'à côté du contenu propre du poème se fait jour une sorte d'exercice verbal, comparable au retour d'une formule chez le musicien à l'affût du

thème définitif, voire de l'exécutant qui travaille un doigté. En 1918 paraissent *Les seuils noirs* et les *Petits poèmes d'amour*. De ce dernier recueil, qui comporte trente-deux pièces, plus d'un poème est remarquable. C'est une invocation à une jeune disparue dont le nom est resté secret. On sait quelle mièvrerie guette les poèmes de ce genre. Palgen y échappe dans la plupart des cas par l'effet d'une austérité de ton qui annonce la fusion de la sensibilité et de la rigueur de la maturité, telle qu'on la découvrira dans *Guanabara*, dans *Oratorio pour la mort d'un poète* et dans d'autres textes parus après 1940. *Les seuils noirs*, parus en 1918 groupent les poèmes de guerre et reprennent une partie des textes parus dans *La voie royale*. Palgen s'en est expliqué dans la préface de l'ouvrage : cette reprise devait assurer, selon lui, l'unité de sa vision. Le recueil marque néanmoins un progrès dans la sûreté d'expression de même que dans la thématique. À la tendresse et au regret font place une affirmation et une célébration de la force dont le ton agressif est naturellement motivé par l'évocation de la violence guerrière. Le progrès thématique se marque par l'introduction d'éléments techniques dans le tableau d'ensemble des destructions et des combats. Une section entière de l'œuvre est consacrée aux trains « ...qui roulent sur la ville écrasant le silence au fond des nuits tranquilles », aux rails « qui filent vers la guerre par luisants couples parallèles / de serpents clairs vont aux frontières ». Le poète de la guerre se mue en poète de la force pacifique. Palgen a ressenti le choc de la puissance destructive des machines de guerre, des canonnades, des chars (« ...la rage sans fin et jamais lasse des tonnerres faisant rouler leurs chars de guerre ...roulant ...sans fatigue à l'assaut avec un fracas fou de montagne qui croule »), des avions (« ...aigles humains aux ailes de fer »).

Cette fascination et cette terreur de la guerre, puissamment orchestrées dans de nombreux poèmes des *Seuils noirs*, se transforment dès ce moment en un défi à l'absurde autodafé des vies humaines, défi qui, en passant au symbolisme machinique, récuse la destruction sans abandonner pour autant l'idée de puissance. C'est le premier indice de ce que j'ai appelé le lyrisme démiurgique de Palgen. Amoureux ou guerrier, Palgen reste l'ingénieur, l'homme dont l'intelligence maîtrise la force et la dirige vers les buts dont il est seul à pouvoir décider. On observera le même processus dans *Guanabara*, où la fascination de la nature tropicale est indissociable de l'idée de son asservissement par les moyens de la

technique industrielle moderne. Paul Palgen a traversé la guerre dans les conditions pénibles que l'on sait ; il l'a surmontée dans son horreur matérielle, mais aussi dans sa dangereuse affinité avec le mythe de puissance. L'énergie humaine y révèle des ressources incalculables qui laissent subsister intacts tous les rêves démiurgiques. Ceux-ci vont trouver leur accomplissement dans le recueil intitulé *La pourpre sur les crassiers*. L'ouvrage paraît en 1931, au terme d'une période de silence de treize ans au cours de laquelle les tâches de l'ingénieur n'ont guère laissé au poète la liberté de la création. Toute la puissance d'expression de l'auteur des *Seuils noirs* se concentre désormais sur l'évocation de la magie industrielle, feux, fumées, terrils, machines gigantesques, sans oublier l'éternel acteur qui, derrière celles-ci, donne vie au monde sidérurgique en lui sacrifiant souvent la sienne propre :

Pavois d'éclairs et cheminées fumantes
et de foudres vergues et ris,
l'usine, grande nef, double, tous feux dehors,
le cap fantôme de Minuit,
puis nage dans les eaux blêmes des heures grises
où, las, l'agonisant accepte enfin la mort.

Mais l'heure où l'ingénieur, le prince des machines,
au petit jour frileux, seul, sent monter en lui
la grêle griserie et la fièvre câline
et de la gloire, un peu, de n'avoir pas dormi.

L'air glacé du matin passe dans ses cheveux
avec le souffle chaud et pourpre des fournaises
Souffle de jugement dernier,
queue de comète, glaive d'archange,
qui balaie, illumine et tranche,
d'un geste vertical la nuit,
tapis vertigineux de lumière soudaine,
déroulé, enroulé, sur le sol noir des plaines,

selon que les convertisseurs abaissent ou relèvent
leurs gueules de dragons qui crachent aux étoiles,
par les plateaux brûlés des vieux crassiers de pierre,
sans sources et sans fleurs, sans bruits et sans buissons,
où nul chemin suivi ne traîne ses ornières
et nul oiseau à nulle oiselle ne répond...

Et sous le grand spectacle qui illumine la nuit, le mineur, homme invisible, creuse
sa galerie dans les ténèbres :

Fantômes, ô mineurs, ô vous les invisibles,
sauf aux tournants du jour, quand l'heure vous déchaîne,
et, qu'affleurant des fonds où la ténèbre est reine,
des aubes ou des soirs rejoignez les fantômes.

Vous que la mine arrose et la poussière crible,
clignotants éclaireurs du plus sombre royaume,
grands sueurs demi-nus dans les rouges glacières,
patients ravageurs du ventre de la terre.

Pourtant, si toute la vie artificielle et grondante de l'usine a envahi le monde, le
poète-ingénieur n'oublie pas qu'elle est encore entourée d'une réalité naturelle qui
ne doit rien à l'homme et à laquelle l'homme doit son existence même :

Parmi la houle des bois et des blés,
les hauts crassiers semblent pousser leurs proues,
mais leur puissante paresse s'échoue
sur les grèves des labours et des prés.

Coteaux inachevés, ébauches de collines,
sur qui nul arbre ni aucune fleur ne s'ente,
rochers morts que ne fend radicelle ou racine,
squelettes sans la chair de la terre vivante
sa peau et son duvet de mousse, d'herbe, plantes,

Témoignages de la persévérance humaine
ou de quels âges où des peuples à la chaîne
construisaient tombeaux et palais :
Bourboudours effrités en poudre millénaire,
pyramides, murs pélasgiques, travaux d'Alcides,
cendres de tombes planétaires.

Gros œuvre abandonné de remparts babéliques,
Grande Muraille en ruine où marchaient des armées,
gigantesques débris de degrés titaniques
entassés jadis pour l'assaut de l'empyrée.

Le lien qu'établit spontanément Palgen entre l'immensité du naturel, l'immensité de l'industrie humaine et l'immensité de l'Histoire, n'est pas étranger à l'expérience brésilienne, qu'il a faite une dizaine d'années plus tôt. La lente maturation de l'aventure tropicale prendra treize ans ; ce n'est en effet qu'en 1933, deux ans après la publication de *La pourpre sur les crassiers* que paraît *Guanabara, la baie aux trois cent-soixante îles*. C'est, je crois pouvoir l'affirmer, le chef d'œuvre du poète. L'élan d'enthousiasme constructif qui l'avait mené à broser le tableau de l'industrie triomphante après le désastre de 14-18, va connaître un second épanouissement dans *Guanabara* et porter sa vision aux limites du monde. C'est ce qu'exprime avec force l'un des plus beaux poèmes du recueil, *Nocturne* :

Mes cent mille yeux semés parmi le firmament
te regardent, Brésil, sous la nuit qui t'englobe.

Je vois briller des villes aux lais de l'Atlantique
et fulgurer des phares aux fortins de la mer ;
je vois, arches de flammes, au large des navires
et la terre fendue de sources en embouchures
découvrir le luisant de fleuves immobiles.

Je vois la terre chauve et la forêt crépusculaire
et les mornes serrés comme des moutons sombres
allonger vers l'ouest hostile, à l'infini,
le temps, l'espace où l'homme a résigné l'empire.

— éteints, les hauts-fourneaux d'Essen et de Pittsburg —
je vois l'Alpe du fer, l'Itabira, nourrir
les Aciéries de l'Univers tout autour d'elle :
Sabara, Monlevade et Santa Barbara ;

je vois toute grandeur, opulence et puissance
naître du sol, grandir au ciel et resplendir
de tous les astres de l'empire,

et le Brésil peser si lourd au flanc des mers
que le globe de son côté penche et s'incline
sous le poids de trésors où pèse aussi mon cœur.

La découverte du Brésil chatoyant et primitif déclenche chez l'ingénieur nordique plongé dans la nature tropicale une fulguration d'images d'où se dégage une vision prophétique du destin d'un pays où le génie humain se trouve confronté avec des puissances à la fois menaçantes et prometteuses. « Le temps, l'espace où l'homme a résigné l'empire » sera, par la volonté d'une conquête technique démesurée, le lieu futur des grandes victoires industrielles. Soit dit en passant, on ne peut s'empêcher, à quelque cinquante ans de distance, de mesurer le gouffre qui sépare aujourd'hui ces visions enthousiastes de la triste réalité d'un continent voué au désastre et à la pauvreté. Mais les prophéties du poète ne sauraient se confondre avec un programme économique-social. Le Brésil de 1920 s'offre au poète dans la perspective de ce que d'autres ont appelé, dans un monde différent, « l'avenir radieux. » Palgen le perçoit dans toute sa splendeur violente, dans sa faune (Palgen consacre de nombreux poèmes aux serpents, aux urubus, aux iguanes), dans ses femmes, qui vont éveiller en lui des évocations sensuelles où la célébration du corps féminin prend le pas sur les prophéties démiurgiques :

Sur les plages des Eldorados nues
elles se roulent dans la poudre d'or
puis marchent, éblouissantes statues
sur la toison de la mer qui se tord
autour de leurs pieds qu'elle flatte encor
avec sa caresse accrue et décrue.

Et plus finement que pêches vêtues
sous leurs boléros de satin rosat
et plus délicieusement fendues
sous le moule humide et strict de leurs soies.

Puis en Grève de sable écartelées,
dans sa cire imprimant le doux poids de
leurs corps, dure noix le talon, moite
grappe la hanche et noyaux jumelés
de mangue les épaules, et si roides
les fleurs des seins par le soleil élues
qu'empreignant leur geôle elles semblent nues.

Ce ton, beaucoup plus concret, beaucoup plus hardi que celui des lamentations des *Petits poèmes d'amour*, est une voie d'inspiration que l'on retrouvera plus tard dans l'œuvre ultime de Palgen, l'*Oratorio pour la mort d'un poète*, qui est de 1957. Cependant, qu'il s'agisse de la fascination des animaux étranges, des femmes perçues dans l'innocence quasi homérique de leur nudité, ou du combat que l'homme va mener, là comme ailleurs, contre une nature menaçante et menacée, c'est une authentique passion pour le Sud qui se révèle chez cet homme du Nord. Le charme tropical vient tempérer ici les sonorités wagnériennes de la poésie visionnaire du fer et du feu, « d'encre, de sang et d'or... de la nuit écorchée par quel Apollon noir¹ ». L'expressionnisme nordique, fait de violence sombre, trouve

¹ « C'est cette capacité de tempérer l'expressionnisme nordique dans ses excès de traits et de contrastes qui a permis à Palgen, cet ingénieur du Nord, de subir avec la fermeté qui est la sienne, le charme du Sud qui a trouvé sa forme dans *Guanabara*. Le Vulcain des hauts fourneaux nocturnes qui pourrait être dans les rougeoiements des ténèbres le Wotan ou le Fenris de la mythologie

son antithèse et son complément dans une autre violence celle du monde austral où la vie et le corps ont raison à chaque instant de la matière et de l'objet.

La technologie triomphante et la vision cosmique du poète-ingénieur présentent quelques affinités avec l'unanimité de Jules Romains, de Georges Duhamel et de Charles Vildrac, pour ne citer que les principaux et toutes réserves faites quant aux parentés réelles existant entre les poètes de l'Abbaye. Jules Romains eut l'idée de l'unanimité en 1903 en voyant dans une rue de Paris la foule et les véhicules se mouvoir en tous sens. Il eut « pour la première fois l'intuition d'un être vaste et élémentaire, dont la rue, les voitures et les passants formaient le corps et dont le rythme emportait ou recouvrait les rythmes des consciences individuelles. Il écrivit alors les poèmes : *La ville consciente*, *La conscience de la ville*, *À la ville* et établit le plan de la *Vie unanime*. Il avait lu Zola et Verhaeren, mais déjà s'en distinguait par une vision bien à lui de la vie moderne. Il ignorait Whitman² ». Le ton de Palgen permet de le rapprocher de la conception de Jules Romains sous le rapport de la tentation d'universalité qui se développe dans *La pourpre sur les crassiers* et triomphe dans *Guanabara*. Cependant, là où Romains vise l'être collectif du social, Palgen s'attache plutôt aux œuvres visibles du monde machinique. Celui qui guide la machine reste toujours secret, à l'instar du mineur invisible. La poésie de Palgen est apparemment plus proche des *Scènes de la vie future* de Duhamel que de la philosophie latente de la *Vie unanime*.

A part une prose publiée en 1952 (*La margrave aux chiens*), Palgen publiera encore après 1945 trois recueils ; *Réveil à Minuit* (1948), *Poèmes en prose et en vers* (1952) et *Oratorio pour la mort d'un poète* (1957). Le premier de ces trois livres est, une fois de plus, marqué par la guerre, mais à l'enthousiasme constructif des

germanique est pour Palgen un avatar d'Apollon. Apollon noir sans doute mais dieu de la lumière du sud malgré tout. Telles sont, pour moi, brièvement exprimées les composantes propres de ce poète des deux hémisphères que fut Paul Palgen. Poète chez lequel l'intime et le cosmique fusionnent et le situent, un peu comme Marcel Thiry, à la frontière indécise où se rejoignent l'émotion concrète à peine avouée et le désir d'universalité. Chez Palgen, ce désir trouve son expression dans les usines menaçantes et dans la magie de leurs ciels noirs et pourpres. Chez Thiry le même désir trouvera son objet dans la vitesse, l'espace, les aéroports, toutes choses qui font *pâlir au nom de Vancouver* et qui suscitent les larmes autant que les enthousiasmes et les ivresses de la volonté de puissance génératrice en définitive de poèmes, c'est-à-dire de vœux qui résisteront plus sûrement au temps que les conquêtes matérielles visibles. » G. Thinès, « La thématique du Sud chez un poète luxembourgeois : l'œuvre de Paul Palgen » *Cahiers luxembourgeois*, 1991, n° 1, p. 105.

² A. Cuisenier, cité sans référence dans A. Van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, Mercure de France, p. 129.

années qui avaient suivi la première guerre mondiale, fait place désormais une calme résignation. Le poète s'engage sur *la route de la grande peur* en cette *heure peut-être la dernière* d'un monde dont on devine mal ce que sera l'avenir. Palgen connaît à ce moment sa *nuit de l'enfer* et interroge la mort. Cependant l'espérance n'est pas morte. Il faut, écrit-il,

Vivre, vivre
Sur la banquise en attendant
Qu'en trébuchant, le bateau ivre
Reprenne sa marche en avant.

Oratorio, chant final, est l'examen de conscience d'un homme qui a cru à la modernité, à la science qui devait la faire naître sous sa forme technique accomplie, mais qui savait aussi que l'homme souffre de ses propres créations et que si les usines grondent dans l'effervescence de la production, elles gémissent aussi :

pour proclamer les charges, les coulées
et la peine, la peine indicible des hommes
(*Oratorio*, p. 16)

Cependant,

Le soleil prédit qu'il fera beau demain
Et que rien n'est changé dans l'ordre du monde.

Le périple du constructeur impénitent, de l'homme de la grande aventure de la science appliquée, est aussi celui du poète qui, comme tout Ulysse, comme tout sage, ne raconte son aventure que pour regagner le point d'où il était parti, pour s'y *réfléchir*, dans la conviction exprimée aux derniers vers de l'*Oratorio pour la mort d'un poète* :

Drapez le voile noir sur mes yeux, mes oreilles

J'ai vu et entendu tout ce qu'il fallait voir.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Georges Thinès, *Paul Palgen et la modernité* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < www.arlfb.be >